

# Post-scriptum

*A lot of that time though was like being in jail  
except that I was locked out ; not locked in.*

**Ernest Hemingway**

## Gypsy King

Quand on a fait de la boxe, on n'en a jamais terminé avec. Quand on a fait son dernier combat, qu'on l'ait gagné ou perdu, on devrait pourtant savoir que c'est fini pour de bon, que l'on ne sera jamais ce que l'on a été, mais on n'arrive pas à s'y résoudre. Alors, on reste plus ou moins dans le milieu, on devient entraîneur ou bien arbitre, on se lève la nuit pour regarder des combats minables à la télévision ou bien encore, on fait comme François, on traîne dans le fond des salles. C'est soi-disant pour garder la condition physique, mais il ne faut pas être dupe, à quarante balais bien sonnés, s'il vous arrive encore de regarder du coin de l'œil le ring où s'escriment les petits jeunes en se disant que, malgré l'âge, on est encore meilleur – on se trompe, bien sûr –, on n'est jamais si content que lorsque l'entraîneur vous demande de mettre les gants avec Untel parce qu'il n'y a personne d'autre pour le faire.

Serge savait que François n'était pas méchant, c'est d'ailleurs parce qu'il ne l'était pas assez qu'il n'avait jamais rien fait. Il n'avait peut-être, non plus, rien à se prouver ou pas suffisamment. Sur le ring, c'est la pire des choses qui puisse vous arriver, pour mettre les gants avec les jeunes, en revanche, c'est l'idéal. C'est un rôle difficile, soit ils ne bougent pas tellement ils sont intimidés à l'idée de pouvoir frapper, sans qu'on les engueule, sur quelqu'un qui pourrait être leur père, soit ils essayent de vous tuer. Il ne faut pas être trop con avec eux, ou vous déroutiez et vous n'avez plus l'âge, ou vous les écœurez définitivement et ce n'est pas le but de la manœuvre. Parfois, vous ne pouvez pas faire autrement.

C'est comme cela et pas autrement, il y a toujours des êtres étranges qui ressemblent à ce que vous avez été qui débarquent d'on ne sait où dans une salle de boxe : un nègre qui se prend pour Bruce Lee et qui économise sur sa paye pour se faire brider les yeux. Celui-là, François s'en souvenait, avait fini par se faire flinguer par un chauffeur de taxi qu'il avait menacé pendant qu'il cherchait son nunchaku dans la malle de sa 4 L.

Alex était d'une autre sorte, il venait de la banlieue parisienne, pour être plus précis il sortait de taule. Rien que de plus banal. Il était tombé pour un casse minable dans un entrepôt frigorifique, comme le vigile avait eu deux semaines d'arrêt-maladie, il en avait pris pour cinq ans dont deux avec sursis. En prison, au lieu de passer comme tout le monde une petite annonce dans *Libération* : *Je m'appelle Joe Palooka. J'ai 29 ans et je suis boxeur professionnel. Mais depuis mon arrivée en France, on dit que je ne suis pas un bon boxeur. Pourtant on ne m'a jamais mis à l'épreuve. J'ai été malade mais maintenant j'ai retrouvé la forme et la santé. Aussi je cherche un bon manager sportif et très sincère pouvant me permettre de reprendre la boxe. Je dis bien un manager sportif et très sincère pour la bonne raison que jusqu'ici certaines personnes de la Fédération Française de Boxe se sont contentées de dire que je suis un mauvais boxeur, alors qu'on ne m'a jamais donné le temps de faire mes preuves. Or actuellement je me sens en forme pour réapparaître sur le ring. Je demande donc que ma lettre attire l'attention de tout sportif en particulier un manager susceptible de me faire refigurer dans le monde de la boxe. Pour terminer, je dirai que ma lettre tient lieu de défi. Merci*, il avait écrit à Jean-Claude Bouttier.

Bouttier avait dû lui répondre deux ou trois fois, en parler un peu autour de lui. Suffisamment sans doute pour qu'un journaliste de *France Soir* s'intéresse à lui. « Petit délinquant », « Regard d'animal traqué », « S'y mettre pour de bon », aucun poncif ne lui avait été épargné. Le bon côté de la chose c'est qu'il avait eu une

remise de peine, le mauvais côté c'est qu'en sortant il avait fait ce qui était écrit dans le journal... il s'y était « mis pour de bon ».

Le premier soir, après la douche, dans les vestiaires, il leur avait montré la photocopie de l'article qu'il gardait pliée dans son portefeuille, il avait accroché l'original au-dessus de son lit. Bouttier lui avait donné quelques bricoles : un short, une paire de chaussures, des affiches, des photos. Il leur a distribué tous ses trésors très vite, comme un souffre-douleur, il aurait fait n'importe quoi pour qu'on l'aime. Il avait raconté à Serge qu'il s'était entraîné six mois chez Bretonnel avec les pros. Comme, à le voir comme ça, il n'avait pas l'air d'être trop maladroit, Serge a demandé à François de mettre les gants avec lui.

C'est vrai qu'il avait un numéro d'imitation assez réussi, mais la première droite que François lui a mise, doucement, pour voir, il s'est retrouvé sur le cul. Comme François n'avait jamais frappé de sa vie c'était plutôt inquiétant. Quand il s'est relevé, François a bien vu qu'il était encore sonné mais « l'animal traqué » a recommencé son numéro comme si de rien n'était. Il fallait bien que François fasse quelque chose pour que cette palinodie soit crédible, que Serge voie ce qu'il avait dans le ventre. Comme Alex ne faisait pas mal, il lui a laissé faire tout ce qu'il voulait, mais il est venu s'empaler tout seul sur son gauche et il est retourné sur le cul. François était droitier et il ne frappait pas, donc non seulement Alex était fragile, mais il était très fragile, très, très fragile... du saxe ! Serge lui a fait : « Ça va pas ce soir, tu devrais sortir les gants, non ? » Il lui a répondu que c'était rien... que ça allait !

François a fini le round sans forcer, sans frapper surtout et c'était encore trop, on aurait dit qu'il le faisait exprès de tous les prendre, qu'il attirait les coups comme l'aimant la limaille.

– Faut faire gaffe ! lui a dit Serge en montrant François, il frappe... des deux mains.

C'était la première et sans doute la dernière fois qu'il entendait dire cela à son sujet et il savait bien que ce n'était pas vrai. C'était son rêve et ses regrets. Il était délicat Serge, tellement délicat que personne ne s'en apercevait. C'est légion ! Alex, lui, rêvait si fort que sous la douche il leur a chanté une autre chanson : c'était un encaisseur exceptionnel. Comment les pros à Paris ils l'avaient expédié au tapis, six, sept, dix fois ! Comment il se relevait ! Comment il y retournait ! Il croyait de nouveau en lui au fur et à mesure qu'il s'inventait une autre histoire et qu'ils l'écoutaient sans rien dire.

Ils savaient, il savait qu'ils savaient mais il fallait qu'il se berce, la vie était à ce prix, il n'avait plus que ça. Il aurait pu choisir une autre activité où les choses auraient été moins visibles : artiste ou écrivain par exemple... le doute est toujours permis. Il n'avait pas de pot, il avait choisi le mauvais créneau, des boxeurs maudits, il n'y en pas des tas.

Il n'est plus jamais revenu parce qu'ils l'avaient vu sur le cul, tel qu'en lui-même et qu'il n'en supportait pas l'idée. Ses reliques ou ce qu'il en restait encore, il a été les distribuer ailleurs, on a su qu'un branque avec une mâchoire en verre faisait le tour des salles, ce ne pouvait être que lui, cela correspondait au signalment. François l'a croisé deux ou trois ans plus tard, Alex lui a fait bonjour de la main, il n'était pas rancunier ou il était encore seul. François a fait semblant de ne pas le reconnaître pour ne pas qu'il ait honte encore une fois.

Après ce glorieux épisode, François n'a pas mis les pieds à la salle pendant six mois, quand il y est revenu pour perdre les trois kilos qu'il avait pris au-dessous du nombril, Serge avait touché le gros lot : Juan Luis Trigo, un gitan, poids lourd.

Comme personne voulait mettre les gants avec lui, Serge a demandé à François s'il pouvait s'en charger. Il a répondu : « Oui », sans trop réfléchir.

– Fais gaffe ! c'est un barjot, lui a chuchoté Serge tout en lançant ses gants.

François l'avait vu se déshabiller dans les vestiaires, il avait bien dix kilos à perdre, surtout autour de l'ombilic, il n'avait pas une morphologie très impressionnante, mais cela ne veut rien dire, le plus gros puncheur que François connaissait avait eu le biceps sectionné, et il frappait autant après qu'avant. En revanche, pour être barjot, Juan Luis Trigo était barjot. Il s'est rué sur François comme s'il avait baisé sa mère, violé ses sœurs après avoir tué son père. François a tout laissé passer bien à l'abri derrière ses gants et il lui a fait signe de se calmer, que – sinon – il allait y avoir droit, mais Juan Luis ne comprenait pas le langage des sourds-muets, il n'était pas non plus adepte de la négociation, il a recommencé à lui rentrer dedans. Encore heureux, la technique ne l'embarrassait pas trop, sinon il aurait crucifié François aux lampadaires. Il a été obligé d'appuyer un peu, de lui en foutre une ou deux bonnes pour qu'il se calme, mais à peine le gitan avait-il récupéré qu'il repiquait au truc comme si de rien n'était et à moment donné François n'a pas fait suffisamment gaffe, il a pris sur l'oreille une de ces droites à la godille du genre de celles qui ne sont pas prévues au programme. Il a vu les étoiles comme il ne les avait pas vues depuis longtemps et il a été obligé de s'accrocher pour ne pas y aller pour de bon. Ils ont terminé le round en se battant comme des chiffonniers... un coup à toi... un coup à moi !

François avait honte.

– C'est dur de reprendre, hein ? lui a fait Serge.

– Plutôt ! J'ai plus l'œil... rien.

– C'est toujours comme ça quand on s'arrête.

– Il frappe en tout cas, ce con ! Il n'a pas l'air de trop les aimer, mais il frappe drôlement !

– C'est un poids lourd... ça fait mal !

– Poids lourd ou pas, il frappe...

Les jours suivants François n'est pas revenu à la salle, il avait trop mal à la tête, mais le samedi suivant, il avait promis à Serge de l'aider dans le coin pour tenir la cuvette et rincer le protège-dents. Ils sont allés chercher Trigo ensemble de peur qu'il ne se défile. Ce n'aurait pas été la première fois. Ils se rappelaient encore dans la voiture l'histoire de Jean-Luc. Il connaissait, celui-là, tout par cœur : le palmarès de Willie Pep, celui de Laurent Dauthuille, la longueur réglementaire des bandages en inches dans l'état du New Jersey... une véritable encyclopédie. Seulement, le soir de son premier combat, profitant que Serge ait le dos tourné, il s'était cavale des vestiaires sans même se rhabiller.

Quand ils étaient rentrés à trois heures du matin, ils l'avaient aperçu dans la lueur des phares, faisant du stop en short et en peignoir, sous la pluie. Il avait jeté les gants.

– Il va me le payer, avait dit Serge en freinant, comme s'il avait voulu le prendre.

Et quand Jean-Luc a posé la main sur la poignée de la portière, il avait redémarré... pour s'arrêter un peu plus loin. Ils lui avaient fait faire, comme ça, vingt bornes en fractionné.

– S'il a pas de couilles, au moins il aura la condition physique, disait Serge en le regardant courir dans le rétroviseur.

Ils se marraient comme des cons.

Seulement Jean Luc Universalis, au moins, il avait une adresse présentable, l'autre c'était : Juan Luis Trigo. Camp de Nomades... démerdez-vous avec ça ! Ils se sont trompés trois fois avant de trouver le terrain derrière la décharge et à peine s'étaient-ils garés dans le poto-poto qu'ils se sont fait sauter dessus par une marmaille plus impressionnante encore qu'au Botswana.

– Tu sais où elle est la caravane de Trigo ? a demandé François à celui qui lui semblait le plus âgé de la bande.

– Qu'est-ce que tu lui veux, M'sieur, à Trigo ?

– Qu'est-ce qu'il a fait, M'sieur ?

– Il est pas là, M'sieur !

– C'est pour la boxe... on vient le chercher pour son combat !

Ce n'était plus la même limonade, sans être des amis nous n'étions plus tout à fait des ennemis, en tous les cas, on n'était pas flics, c'était un début de rêve. La caravane de Trigo n'était pas la plus mahousse, mais à coup sûr la mieux décorée. Quand il y a pénétré, Serge s'est ouvert le front sur une des jantes en alu qui faisait office de lustre. Les murs étaient recouverts d'une ahurissante iconographie : poster de Michel Sardou, images pieuses, portrait de Gina Lollobrigida, vignettes de cageots (La Socolente), cartes postales de l'hôtel Imperia à Benidorm. Les parents du prodige les ont fait s'asseoir pour attendre leur rejeton qui n'était pas encore revenu d'une mission secrète sur des coussins « Souvenir d'Algérie » au milieu d'un mirobolant maelström de banderilles, narghilés, yatagans, mandolines sans manche auxquelles manque la caisse, boutique pillée d'un taxidermiste et celle d'un marchand de lampadaires psychédéliques. Ils n'osaient pas bouger tellement ils étaient fascinés, ni même garder les yeux ouverts sous peine d'être éblouis.

Au moment de repartir, il y eut un léger contretemps d'un classicisme du meilleur aloi : la bagnole de Serge était toujours là mais plus tellement. Elle était montée sur parpaings, il manquait l'intérieur, les deux ailes avant, le capot et les phares. Il a fallu que la famille de Trigo aille tout récupérer chez ses amis et connaissances, pour la banquette arrière, visiblement, ils eurent du mal, Serge a toujours soutenu que ce n'était pas celle d'origine.

Gitan ou pas, dans les vestiaires, Trigo ne flambait pas. Une fois que Serge et François ont eu viré la tribu lui expliquant la botte manouche, le coup de Médina, le cross d'Annex en patois. Tremblant des pieds à la tête, Trigo s'est mis à prendre François en affection, oubliant qu'il avait voulu l'assassiner quelques jours auparavant.

– Tu crois que je vais l'avoir ?

– T'inquiète... le premier combat, c'est de la tarte !

Enfin... pour lui, ça avait été de la tarte, pour son adversaire... non.

– Tu crois que je vais l'avoir ?

– Bien sûr que tu vas l'avoir... respire à fond.

– Tu crois que je vais l'avoir ?

C'était la mélodie tzigane... plaintive. Les steppes et les crin crins... l'*alenta*jo plein pot... les lamentos à n'en plus finir. Ils avaient beau essayer de l'occuper à autre chose, à lacer ses chaussures, à mettre son short à l'endroit, il y revenait toujours, à la question métaphysique : « Est-ce que je vais l'avoir ? » Dans la salle, en revanche, c'était l'enthousiasme à tout crin, le délire rigolard, ils ne doutaient pas du résultat. Ils étaient quatre ou cinq cents de la famille étendue à être venus voir le petit boxer. Les hommes en costumes trois pièces, revers pelle à tarte, cravate École de Paris (Atlan, Bissière, Manessier, Lorjou) et bottines à plate-forme, les femmes couvrant toute la gamme des acryliques fluo pourvu qu'ils soient décolletés, les

cheveux bleus ou alors jaune et noir. Il y avait même dans le fond des cousins de Manitas de Plata qui chantaient le flamenco à tue-tête.

Le type que Trigo rencontrait avait fait six mois de boxe française, il enlevait pour l'instant la boucle d'oreille en diamant qu'il portait à l'oreille. Il s'appelait Philippe Perrin, il avait l'air plus gitan que le nôtre qui ressemblait à un épouvantail et il faisait bien une tête de plus que lui. Côté étiquette, Trigo n'était pas très au point non plus, on a même craint qu'il démarre les hostilités pendant que l'arbitre faisait son petit laïus : « Je veux un combat clair (tu parles !)... à "Break !" vous faites un pas en arrière (compte là-dessus !)... vous ne poussez pas (et bois de l'eau)... Serrez-vous les mains ! » C'était à ses yeux des simagrées dont il ne voyait pas à quoi elles pouvaient bien rimer étant donné qu'il était bien décidé à bouffer tout cru le foie de l'autre grand con.

Au premier échange, ils se sont contrés tous les deux en gauche et cela a fait un drôle de bruit. François était bien placé pour savoir celui des deux qui en avait fait le plus. Il a regardé Serge.

– Ça n'ira pas jusqu'au bout ! il lui a fait.

– Je crois pas, lui a répondu Serge.

Il ne s'était pourtant pas passé grand-chose, mais ceux qui s'y connaissaient un peu savaient déjà que le combat n'irait pas jusqu'à son terme. Ça s'est tassé ensuite, le grand était trop raide, mais il avait un joli gauche, Trigo, si l'on exceptait son allure désastreuse, ne se tenait pas si mal.

Au second, dans le coin, ils commençaient à se dire qu'ils s'étaient trompés, qu'ils avaient mal vu, mal entendu et c'est bien entendu à ce moment-là que cela leur est tombé dessus. Trigo a balancé une droite comme les autres, mais celle-là est arrivée et le grand a décarré comme une pipe à la fête à Neu-Neu. Il est tombé raide, de tout son long... sa tête a rebondi sur le tapis et il est resté dormir sur le dos, les bras en croix. Le temps que Trigo comprenne dans quel coin il fallait qu'il aille et qu'il ne touche pas les cordes non plus, l'arbitre aurait pu compter jusqu'à 50 !

C'était déjà dans la salle un invraisemblable bordel, mais quand l'arbitre a levé le bras de Trigo : « Vainqueur par K.-O. technique à la deuxième reprise... Juan Luis Triiiiigo ! » c'est devenu l'indescriptible pandemonium. Le ring a été envahi en cinq sec... ils lui ont fait faire le tour de la salle sur leurs épaules... tout de traviole, prêt à verser. Ils lui envoyaient des baisers, des fleurs, des mouchoirs. Ils voulaient le toucher comme s'il était sainte Sarah, la Vierge noire, la Macarena... Féroce fiesta prévue ce week-end... sus aux hérissons et aux gallinacés aussi ! Dans les vestiaires, après la douche, l'oiseau s'est volatilisé, la salle était aux trois quarts vide pour le combat suivant.

Pendant ce temps, le dénommé Perrin émergeait. Ce qui ne s'arrangeait pas encore tout à fait, c'était son sens de l'orientation : « Où suis-je ? » Il avait les neurones qui poudroyaient et les axones qui flamboyaient... « Qui suis-je ? Dans quel état j'erre ? »

– Qu'est-ce que c'était ?

On aurait pu lui dire que c'était la foudre ou que le plafond lui était tombé sur la tête, il nous aurait cru, mais on a été honnête... « une droite », on lui a dit.

Sa principale préoccupation était de savoir s'il était descendu du ring debout ou bien si on l'avait porté, accessoirement, il voulait rassurer sa femme. Ça partait d'un bon sentiment, ce qui était ennuyeux, c'est que sa femme n'était pas là, qu'elle était restée l'attendre à Royan dont ils étaient natifs. Une heure après, il ne savait toujours pas où il habitait, mais il avait localisé sa femme. Il avait commencé à faire

du ménage dans ses synapses mais, s'il fallait croire le médecin de la réunion qui, pourtant, en avait vu d'autres, il allait avoir du mal à le faire dans les coins.

Le lundi suivant, Trigo s'est pointé à la salle, couvert de gourmettes, de bagues et de colliers avec sa cour, ses courtisans et celui qui se présentait comme son homme d'affaires. Il en ressortait, à l'unanimité, que ce club était trop minable pour Sa Majesté Gypsy le King. Serge leur a expliqué le plus calmement possible qu'il allait falloir qu'ils attendent la fin de la saison pour que son transfert soit autorisé, mais qu'après il ne voyait pas d'inconvénient à ce qu'ils fassent selon leur bon vouloir.

En fait, Serge voyait un inconvénient à la chose, et de taille : tout le pognon qu'il aurait pu se faire, c'est un autre qui le ferait à sa place. Il fallait, avant que cette saison se termine, profiter un max de la poule aux œufs d'or, il n'en retrouverait pas une de si tôt. Il lui a très vite trouvé un deuxième combat, et pour celui-là Juan Luis a renchéri dans le pittoresque : non seulement il a dégommé son adversaire du premier coup, mais le type en tombant s'est emmêlé les pinceaux et il s'est cassé la jambe. Trigo, pour cet exploit, a eu droit à la une du quotidien local et à un entrefilet dans *Euro-Boxe*.

Il ne se sentait plus. Dans trois mois, pas davantage, il passait pro, dans un an il était champion du monde... « King of the Gypsies », et il rachetait Caravelair. Serge a eu un mal de chien à lui trouver un troisième combat pour qu'il continue à renflouer les caisses. Avec un palmarès comme le sien : deux combats, deux victoires dont deux avant la limite, il n'y avait plus beaucoup de débutants pour se porter volontaires. Si cela continuait sur ce rythme, rien qu'en le regardant, il allait désintégrer le prochain dans les vestiaires. Serge a quand même fini par lui dégouter un adversaire, seulement c'était loin d'être un débutant, il avait une vingtaine de combats au compteur et pas mal de victoires malgré de longues périodes d'inactivité. Trigo n'en avait rien à foutre, il n'était pas regardant, il aurait pris n'importe qui, il était invincible. Il ne s'entraînait d'ailleurs plus du tout, ce n'était pas la peine. Quand on est doué, on est doué.

Maintenant, ce n'était plus seulement sa tribu qui transhumait de la réserve, c'étaient les collatéraux, les morganatiques, les affiliés, les affidés. Il y avait, tout autour de la salle des fêtes que Serge louait comme théâtre de ses exploits, des caravanes en double file avec des immatriculations bizarres, des stands de fortune où il se vendait, pêle-mêle, des merguez, des autoradios de contrebande et des T-shirts à l'effigie du prodige. C'était cher pour ce que cela durait mais les clients ne se plaignaient pas, ils réglaient leur tribut, rubis sur l'ongle et en liquide.

Son adversaire s'appelait Roberto Calle, il n'était plus très jeune mais, sur le ring, il avait des attitudes qui ne trompaient pas... un geste du gant, un pas de côté et puis surtout un gauche en piston que Trigo arrêtait régulièrement avec le pif chaque fois qu'il avançait. Il en pleurait. Le nez, au début, c'est délicat... ça se rôde, comme le reste. Cela n'allait visiblement pas être la même chanson que d'ordinaire, mais vu ce que Trigo avait dans les mains, tout était possible, on ne pouvait rien dire ni rien prévoir, il suffisait qu'il l'attrape une seule fois. Ce n'était rien moins qu'évident, Calle ne voulait pas lui en foutre plein la gueule, seulement gagner un combat supplémentaire. À la fin du premier round, Trigo saignait du nez et commençait à avoir le support qui boursoufflait sérieusement en surface. Pendant la minute de repos, Serge a essayé de lui expliquer que cette fois ce n'était pas le même topo, qu'il fallait qu'il s'applique, qu'il oublie un peu ce qui lui était arrivé jusqu'alors, qu'il se souvienne plutôt de ce qu'il lui avait appris, mais il ne voulait rien entendre, il n'écoutait pas, il était réfractaire au discours gadjo.

Tout le long du deuxième, il a insisté et tout le long, il a dérouillé. Il avait du sang jusqu'aux épaules, le short rose à tordre... la salle était plongée dans un silence consterné... la partie gratuite ne voulait pas claquer. Au dernier, il a pris d'entrée une droite qui l'a sonné sévère et l'arbitre l'a compté debout. Calle a eu le tort de vouloir le finir de suite et ils ont commencé à se battre comme le samedi soir sur le parking du Macumba.

À ce petit jeu-là, Trigo est allé au tapis le premier. Le successeur désigné d'Ali bavait à quatre pattes sur un ring en province. Cela le dépaysait un chouïa, mais il s'est relevé comme un ressort et il est retourné au baston « comme le prolo va au charbon » et Calle y a été à son tour... deux fois. La salle appréciait ce dramatique renversement de la situation au plus haut point, nul doute que c'était prévu au programme... tout ce qu'il avait pris jusqu'à présent c'était pour les faire languir, leur montrer qu'il était solide comme un roc. Mais là encore ce n'était pas le même scénario que les fois précédentes. Calle s'est relevé les deux fois. Ce n'était pas un naïf, il traînait sur les rings depuis trop longtemps, il avait surtout compris qu'il ne fallait pas qu'il en prenne un seul autre. Il n'a plus fait que ce qu'il faut faire dans ces cas-là : s'accrocher, cavalier, les mains levées et donner son gauche de temps en temps sur le tarin du gitan.

Pour être épineuse, la décision ne faisait pas de doute, il fallait juste que les juges osent déclarer : « Calle, vainqueur aux points », alors qu'un bon millier de types avec des mines patibulaires scandaient : « Trigo ! Trigo ! » si fort que les dalles du plafond en tremblaient.

- T'as perdu, jeune ! lui a dit Serge.
- Quoi, j'ai perdu ?
- T'as perdu au moins deux rounds sur trois... t'as perdu... c'est juste !
- Je l'ai filé en l'air deux fois !
- Toi aussi, tu y as été...
- Une fois.
- C'est pas une raison... c'est pas ça qui compte.

Cette arithmétique à la con le renversait. Serge, pourtant, le prenait par la main pour lui faire faire une partie du chemin, mais il ne voulait pas l'écouter là non plus. Quand les juges ont pris l'option héroïque en déclarant : « Calle, vainqueur aux points », il est resté interloqué, le peignoir de traviole, mais il faut reconnaître qu'il n'a pas mis longtemps à s'en remettre, il a soulevé l'arbitre de terre et il lui a collé une superbe coup de boule entre les deux yeux avant qu'on ait eu le temps de réagir.

- C'est parti ! a fait François en se tournant vers Serge.

Ça faisait longtemps, lui a répondu Serge en flanquant le tabouret à la gueule du premier type qui a voulu lui expliquer que cet arbitre était un enculé, raciste de surcroît.

Sage précaution.

C'est souvent que ça castagne dans les réunions, pour une décision litigieuse, pour un oui, pour un non... mais il y avait un bon moment que François n'en avait pas vu une si belle, qui, pour une fois, ne lésinait pas sur le nombre de figurants. Encore heureux, en se pointant assez vite les flics ont évité le bain de sang, mais de justesse. Sous les douches, Trigo et Calle ont remis le couvert et dans le fourgon qu'on avait rappelé pour la circonstance, ils ont continué encore sous les encouragements de la foule. Il aurait fallu un lance-flammes pour les séparer.

Au retour, Serge a dit à François : « J'en ai marre de ces branques... je crois que je vais arrêter. »



S'il arrêtait, François ne voyait pas de raison de continuer, ils les avaient toutes faites ensemble.

– On pourrait peut-être reprendre le vélo ? il a suggéré.

– Pour ne pas perdre la condition, lui a répondu Serge, d'un air songeur.

– On verra lundi, a répondu François en ouvrant la portière.

Serge a démarré, François était sûr que lundi Serge serait à la salle, lui c'était moins sûr. Il faisait presque jour et il n'avait qu'à gonfler les boyaux du vélo suspendu dans la cave pour passer à autre chose. S'il trouvait la pompe à pied du premier coup, c'était chose faite.

Tout cela n'était plus de son âge, comme porter des jeans ou fumer des joints.

## Stigmates (Les)

François avait équipé son vieux cadre Vitus en Shimano 105, trouvé la pompe à pied du premier coup et il est allé faire un petit tour dans la brume. C'était maintenant le seul exercice qu'il se donnait, quelques kilomètres trois fois par semaine pour ne pas se dire qu'il avait abandonné son corps dont il s'était, jusqu'à présent, tellement préoccupé. Il ne possédait que lui.

Les salles de boxe, les vestiaires et les réunions, il y mettait désormais les pieds pour en rendre compte dans les pages Sports du quotidien régional. Il était passé de l'autre côté de la barrière, le côté qu'il n'avait, en réalité, jamais quitté ou plutôt celui auquel il était forcé de revenir. Il s'était rendu compte qu'il n'aimait pas vraiment la boxe. Voir des types se battre pour de l'argent ou pour trois fois rien comme il l'avait fait, il n'y avait pas très longtemps, le dégoûtait vaguement. Alors que la violence ne l'avait jamais dérangé lorsque c'était lui qui l'exerçait ou qui la subissait, que ce soit d'autres qui en soient les acteurs et les victimes le répugnait un peu. Pourquoi ? pour qui ces types en pleine santé la risquaient-ils ? Est-ce que cela valait vraiment la peine ? Est-ce qu'ils se rendaient bien compte de ce qu'ils fabriquaient ? Est-ce qu'ils ne voyaient pas comment ils allaient devenir ? N'y avait-il pas quelque chose de plus sensé à faire pour remplir le frigo ou bien de meilleur ? Il ne voyait soudainement plus dans toutes ces simagrées que le ridicule et la barbarie.

Au journal, il était au fond du couloir et le cul entre deux chaises. Les gens de la culture ou du service politique faisaient semblant de l'ignorer parce qu'il se contentait – ici – d'écrire sur des réunions minables, des combats médiocres, tout en le jalosant parce qu'il écrivait – ailleurs – des textes pour des artistes accrochant des lustres à des cannes à pêche et fréquentait les vernissages. Ceux du service des sports se méfiaient de lui car il était censé être cultivé, ce qu'ils n'étaient pas. De l'ancien boxeur, personne ne savait que faire. Il était réfractaire aux classements, il n'entrait dans aucune case... on lui foutait la paix et on ne lui disait rien, ce qui n'était pas pour lui déplaire. Il n'aimait pas grand monde et il n'avait pas grand-chose à dire.

Le journaliste sait tout, mais il ne dit rien. Que le maire est cocu, que ce qui excite le conservateur du musée c'est de regarder pisser les jeunes filles entre les rangs de vigne, mais que faire de ce que l'on sait et que l'on ne peut pas dire ? sinon le chuchoter à ses collègues et le taire aux autres d'un air entendu ? Ils connaissent toujours un auteur inconnu dont les livres sont introuvables, ils ont sous le coude un petit saumur de derrière les fagots, une couturière en étage qui se crève les yeux pour coudre l'ourlet de leurs revers, un restaurant fameux sans personne qui leur ressemble dans la salle. Moyennant quoi, on leur demande leur avis, leur opinion, on s'intéresse à leurs moindres faits et gestes. Les concierges les écoutent bouche bée, les bonniches sont épatées et ils couchent avec, ils sont épatants. Avec le dépressif, le journaliste est la figure rêvée de la classe moyenne, croyant échapper à sa condition parce qu'il ne paie pas toujours au restaurant ou qu'il a une voiture avec un autocollant sur la portière. Il renvoie le vin bouchonné, se fait rembourser ses nuits à l'hôtel, il parle trop fort.

François n'aimait plus la boxe, mais il aimait les boxeurs. La boxe salit et aussi l'intérêt marqué que l'on a pour elle. Comme les équarisseurs, les matadors et les putains, les boxeurs veulent faire quelque chose et ne peuvent pas le dire.

*Tous les matins, le samouraï fait ses ablutions, se rase le crâne et se parfume le chignon. Puis il se coupe les ongles des mains et des pieds, les ponce et les polit à l'herbe kogané.*

Les boxeurs sont glacés sous des patères, on leur bande les mains, on les pare, on les enduit de Vaseline en insistant sur les reliefs, on les chausse comme des majorettes et c'est dans ce déguisement ridicule qu'ils branlent les foules.

Tous les deux, trois mois revient une cérémonie expiatoire dont il rendait compte avec – toujours – les mêmes mots. La métaphysique de chez Mammouth rassure tout le monde, mais il n'y a que ceux qui savent tuer qui restent propres, les autres sont tous des fascistes en rêve.

C'était cette fois la demi-finale officielle du championnat du monde des poids moyens : Vanries contre Rubin... un type de la banlieue de Montauban (Haute-Garonne) contre un nègre de Missoula (Montana), de quoi faire exulter les phantasmes les moins avouables, des duplex jusqu'aux chaumières.

– En forme ?

– Ça vient...

– Au poil !

– Encore trois semaines... tout doucement... l'âge ! Mais c'est bon... ça vient bien... doucement.

– Il est sacrément bon, soi-disant.

– Soi-disant...

– Il frappe.

– Tout le monde frappe... sauf moi ! C'est dix minutes à passer...

– Je sais.

– Alors ?

Vanries lui tourna le dos. C'étaient des conversations d'ivrogne... il en avait comme cela treize à la douzaine. Lui, il travaillait. Il avait encore cinq rounds de sac à faire et trois de corde. Léger... décontraction... massage et à la soupe !

C'était un « scientifique », un peu comme Alain Prost, pas très doué à première vue, une carrière d'amateur moyenne, l'air un peu frêle, un peu myope, seulement sur le ring il savait tout faire. Depuis quinze ans qu'il faisait ce métier « avec un sérieux impeccable », il avait battu des dizaines de frappeurs, et avant la limite. Il avait deux défaites à son palmarès, chaque fois pour le titre mondial, mais il planait sur « le vieux continent » depuis presque dix ans. Ce combat était sa dernière chance de finir en beauté, une demi-finale contre le numéro 4, s'il gagnait, le championnat du monde pour la troisième fois et après, quel que soit le résultat, il l'avait déjà annoncé : les gants au clou, la Brasserie centrale, place de la République, la retraite.

La presse sportive « dans son ensemble » le donnait perdant à trois contre deux. Dans les milieux autorisés, on considérait que, les cinq premières reprises passées, il avait toutes ses chances... juste comme il le disait lui-même. Avec sa « technique hors du commun » et sa « condition physique irréprochable », il éteindrait doucement Rubin, au dixième round, on ne verrait plus que lui sur le ring avec deux ou trois points d'avance, peut-être davantage. Facile à écrire... encore fallait-il le faire.

Pour l'instant, toute la salle le regardait enchaîner ses séries au sac. Il avait TOUT, manquait juste un dièse... s'il en avait eu un peu plus dans les mains, pas grand-chose, il aurait été champion du monde depuis quatre ou cinq ans.

– C'est dommage, hein... a fait François à son entraîneur, Luc Klang.

– Quoi, il lui a répondu, en sachant très bien de quoi il voulait parler... de la même chose que les autres. Les spécialistes manquent parfois de vocabulaire.

– Qu'il ait des plumeaux dans les mains...

– On peut pas dire, tu sais... il aurait frappé davantage, peut-être qu'il aurait été moins sérieux... on peut pas dire... les frappeurs, tu peux pas les tenir... ils foutent rien puisqu'ils ont tout.

– Il frappe vraiment pas...

– Écoute... tout ça, c'est un peu des conneries ! Il a gagné autant de combats avant la limite que n'importe qui. Regarde son palmarès... il va descendre personne sur un coup, c'est sûr, mais il est précis... plus qu'un frappeur. Ça fait mal aussi, tu le sais.

– C'est vrai. Il est bien, non ?

– Il est bien. Tu le connais. Dans trois semaines, il est au poil. Il a trois kilos à perdre... à la fin du mois, il les aura perdus. Jamais d'emmerdes avec lui ni de ce côté ni d'un autre. J'en voudrais quatre ou cinq comme lui... même s'ils frappaient moins... je serais le plus grand entraîneur du monde et je branlerais rien... comme cette bande de feignasses ! il m'a fait en me montrant sa demi-douzaine d'amateurs arabes qui rigolaient dans un coin.

À l'écouter, la huitième merveille du monde lui était tombée dessus à l'improviste... comme les six numéros et le complémentaire au Loto, mais il était, aussi, un peu sorcier sur les bords. Ils faisaient tous les deux un joli couple de jeunes filles, leur orgueil ils le mettaient ailleurs.

– Il n'a pas besoin de toi, alors ? lui a demandé François avec un demi-sourire.

– C'est bien ce que je me dis... pourtant, il n'a jamais voulu quelqu'un d'autre dans son coin. Il y a deux ans, quand je me suis cassé la patte, il a préféré perdre vingt briques que d'aller boxer tout seul en Italie.

– En Italie, remarque... il n'avait pas tous les torts. C'est jamais gagné là-bas, non ?

– Tu rigoles ou quoi ? Contre Ruggirello ? C'est pour dire... il a besoin que je sois là. Il y en a d'autres, c'est la couleur du short, le signe de croix, le chapelet, les conneries, lui, c'est moi dans le coin. Je préfère, remarque.

– S'il gagne celui-là... le championnat, jamais deux sans trois ?

– Cette fois, c'est pas dit. Il a trente-cinq balais, mais il est toujours aussi rapide et un sacré métier en prime... la fatalité, il en a rien à branler. Le tenant, il peut se le faire. J'aurais plus la trouille de l'autre.

– Lequel ?

– Heffner. C'est lui le bon... il a tout... rappelle-toi ce que je te dis. Seulement, celui-là, il se démerdera sans nous.

– Il est pas super-super Rubin, mais il a cette droite...

– T'es obsédé ou quoi ?

– Si Pierre-Jean la prend...

– Il la prendra pas et s'il la prend, j'arrêterai les frais. J'ai pas envie de vous entendre déconner sur le combat de trop... Pierre-Jean, tu vois, c'est pas la frappe qui lui manque le plus, c'est la hargne. Il a pas assez de nerfs... juste de la tête. Ça se mange froid... s'il était méchant ou hystérique, il frapperait.

– La femme ? Les gosses ?

– Ça va ! Tranquille...

Une semaine après, ses deux sparrings ont débarqué des States. Un petit poids mi-lourd et un gros welter. Pierre-Jean avait déjà perdu un kilo et demi, le

matin il battait à quarante-huit pulsations/minute. Il ne parlait pas plus que d'habitude... pour les déclarations fracassantes, on pouvait tous aller se faire voir. Jamais un mot plus haut que l'autre, juste... « On verra ! » Il mettait un soin maniaque à ne jamais rien supposer. Trop poli pour être aimé, trop bien élevé. Le public veut du sang, de l'or et des paillettes... des grandes gueules. Vanries aurait pu jouer aux échecs, on n'aurait pas vu la différence. Tout le monde pensait qu'il avait eu une carrière protégée alors qu'il en avait pris que personne ne voulait prendre. On le trouvait « froid », « distant », « calculateur ». « C'est Anquetil sans le champagne ce mec ! » « On ne pourra jamais rien en tirer d'un peu sexy », avait dit son chef de rubrique à François, en parlant de lui et, dans un sens, il avait raison. François ne se l'était pas fait dire deux fois, il n'avait pas insisté. Il n'avait jamais fait plus de trois feuillets à son sujet.

Pour tout arranger, il y avait cette histoire de yoga. Il faisait du yoga dans les vestiaires, une aubaine pour les photographes, ce type luisant de sueur, assis en lotus sur le carrelage des vestiaires, les yeux clos, juste avant que la mort ne lui dégringole dessus. On a pu assister à la séance deux fois, la troisième, Klang nous a poliment priés de sortir, Vanries ne voulait pas être dérangé. Parce qu'il aimait bien François et que François l'écoutait, il lui a expliqué : « l'énergie », « le détachement », « l'archer zen », « la flèche et la cible ». C'était sûrement pas la moitié d'un con, François en était persuadé, mais il n'y avait pas moyen d'écrire un bon article avec ça dans la rubrique Sport d'un quotidien de province.

– T'as les abdos qui cavalent, mec !

– C'est marrant... y a un an, j'en faisais même pas. Maintenant, les deux kilos que j'ai à perdre sont là...

Il se marrait en se pinçant le ventre. Nous sommes tous comme des maquignons à les regarder, à leur tourner autour, sensibles au plus léger changement... une livre ou deux ici ou là... rien ne nous échappe. Personne n'aurait pu voir la différence entre Vanries à vingt-cinq ans et maintenant, mais le Mal était là, dans ses abdominaux légèrement enrobés. C'était même pas de la graisse, juste – *morbidezza* – de la douceur qui n'aurait pas dû.

Il a mis les gants avec le mi-lourd. On le lui avait bien choisi, le crâne rasé comme Rubin, une machine qui ne savait qu'avancer pour essayer de vous coincer. Pierre-Jean le fuyait, ne restait jamais dans sa ligne, se désaxait perpétuellement, travaillait en remises courtes et sèches, juste comme il fallait travailler quelqu'un de plus puissant que vous et qui avance toujours. Quand la pression se faisait trop forte, il le neutralisait en passant les bras, en se laissant aller contre lui, en pesant de tout son poids sur sa nuque et à la sortie, c'était lui qui touchait. Lorsqu'ils se séparaient, le scénario recommençait, l'un jouait fort et l'autre jouait juste. Lorsqu'il ne restait plus dans le coin qu'un espace où un poids léger n'aurait pas pu manœuvrer, Pierre-Jean s'y glissait comme une truite entre deux rochers et remisait avant que l'autre soit revenu dans l'axe. Le mi-lourd secouait la tête, remettait son casque et son protège-dents en place, montait les gants et recommençait sa marche en avant en crochets au corps. Il était payé pour cela... assez bien. Ils ont fait cinq rounds ensemble, lorsqu'ils ont eu fini, le mi-lourd soufflait comme un bœuf, la sueur lui giclait par tous les pores.

– Good ! Good ! Very good ! Yes... fine !

– Qu'est-ce qu'il dit ?

– Que t'es pas si mauvais que ça.

En fait, il n'en revenait pas vraiment, il y a quelques années, il était encore classé dans les douze premiers à son poids selon la WBA et il n'avait jamais pu

toucher sérieusement ce petit con de Français et, surtout, il ne voyait pas comment faire pour que ça change.

Le survêtement de Pierre-Jean fumait comme la robe d'un pur-sang après la course. Il a cligné de l'œil à François... « Cette fois, je crois que c'est bon ! » Cela faisait quinze ans maintenant qu'ils se connaissaient et qu'il courait tout seul après quelque chose qu'il n'avait jamais vraiment réussi à saisir. François aussi aurait voulu se faire rêver, c'est pour cela, sans doute, qu'il s'était retrouvé un soir, il y a longtemps, à Hendaye, enfermé entre douze cordes tricolores avec un type qui avait des bras comme ses cuisses et qui lui voulait du mal. Au début, à ce petit jeu, il ne s'était pas montré plus maladroit qu'un autre, plutôt moins d'ailleurs, bien que plutôt spécialiste du retrait, de la remise, du contre et du coup en traître.

Ces choses-là sont faciles et elles ne prouvent rien, quand on y est, on y est ! Le bourreau pas trop con, le tortionnaire consciencieux comprennent très vite le truc. Arracher une dent sans anesthésie, avec un davier dont le ressort est détendu, ça fait mal, c'est pas mal ! Mais en arracher deux... paf ! paf ! coup sur coup ! à la suite ne fait pas deux fois plus mal, et trois... paf ! paf ! paf ! fait plutôt moins mal qu'une. S'il a la complexion un peu débile, le sujet va partir à dame. Pfffft ! Plus personne... évanoui. Où est le corps ? Plus nulle part. Il vogue dans les limbes. Et l'âme ? N'en parlons pas... résultat : il faut tout recommencer. Installer l'angoisse de nouveau. C'est délicat ! De la dentelle... du Calais ! Il n'y faut pas que du biscoto et du deltoïde... Ce sont des outils dont il faut étudier le mode d'emploi, c'est écrit dessus avant les conditions d'exclusion de la garantie : « Laisser le sujet penser ». Que jamais la douleur n'excède la conscience qu'il peut en avoir. C'est sinon terminé, vous pourrez toujours le découper en petits dés, lui décoller le périoste, lui gratter la moelle avec un hachoir rouillé... il n'est plus là. Il est ailleurs et ailleurs, vous ne pouvez plus l'atteindre.

C'est à longue échéance l'échec obligatoire de la franche dictature. Manque de raffinement ! L'échec de Staline... l'échec d'Adolf. Faut comprendre le coup... ça ne va pas être gai, ça ne va pas être joli, il y en a qui vont morfler et pas pour de rire, mais c'est promis à l'échec. Trop radical ! trop proche de la bestialité, pas assez au fait des dernières trouvailles. Speer n'est que la larve de Starck.

Hiroshima ! Nagasaki ! ce n'est pas rien, mais la post-modernité, c'est une autre paire de cames. On voit que l'évolution est passée par là et l'intelligence... le progrès ! Voilà de la fission nucléaire alliée à de la finesse, voici du rayonnement autrement sophistiqué... qui ne laisse aucune trace... des particules fines... des fréquences dont on n'avait, jusque-là, pas la moindre idée. C'est perfectionné adéquat, les victimes n'y trouvent rien à redire, elles en redemandent, elles applaudissent des deux moignons. Standing ovation... chapeau ! Bien joué ! Hourrah ! Hourrah !

Il faut la jouer fine, louvoyer avec l'adresse suprême, avoir les dendrites aux aguets, les axones passés au papier de verre. Enfin, Apple vint ! Quel gain de temps ! Quelle convivialité ! On peut enfin se concentrer sur l'essentiel, ne pas se fourvoyer dans les détails : combien mettent dix mille corps à brûler ? Et empilés, comment tiennent-ils moins de place ? Tête-bêche ou point de Hongrie ? Faut-il arracher les couronnes en or, raser les poils du cul ou est-ce du temps perdu, de l'artisanat, du petit commerce ? Tout juste bon pour lire l'échéancier à la lueur de l'abat-jour en peau de Rachel... du bricolage !

Il faut reconnaître que cette hystérie a eu son utilité : voir jusqu'où l'on peut aller, quelles sont les limites du supportable, à quel degré la civilisation fond. C'est comme le zéro absolu... le Guinness Book de l'inhumain.

C'est pour cela qu'il en est pour douter... c'est pas possible ! Il n'a pas pu pousser une olive noire avec le nez de Malaucène (Vaucluse) jusqu'à Labouheyre (Landes), on ne peut pas peser sept cent vingt-trois kilos, tuer tant de juifs alors même que certains ont dit que ce serait souhaitable, que le Rhin en coulerait plus limpide et que le ciel au-dessus des cathédrales en serait plus bleu. Franchement ! vous y croyez, vous, que l'on puisse être si psychotique, obèse, fumier ? Cela n'existe pas ou alors la vie est un songe. Ce serait trop beau que l'homme soit ce Dieu, ce Moïse capable d'ouvrir la mer Rouge en deux comme une braguette au cinéma de quartier et y engloutir des cohortes de Nubiens, pharaons à leur tête, cet Adolf hyperboréen au haut des charniers plus hauts que les Pyramides. Faut pas rêver ! Faut pas déconner !

Alors, quand il avait fallu vraiment y aller, risquer quelque chose où il aurait pu se perdre, finir gâteux derrière un comptoir en zinc à ressasser ses souvenirs et ses voyages, François avait courageusement rebroussé chemin. Il regardait juste les autres le faire à sa place et il écrivait.

Klang a demandé à Pierre-Jean s'il voulait mettre les gants avec l'autre, il lui a répondu « Non », que ce soir « ça allait », « qu'il verrait mercredi ».

Le welter, c'était un grand Panaméen sec comme un coup de trique, coiffé afro, méchant comme une teigne et vicieux comme pas deux... le frangin de Roberto Duran. Il ne bougeait presque pas, mais à la moindre erreur de jugement, il vous pétait dans la gueule comme une Uzi emballée. De près, c'était le genre fond d'impasse dans le Bronx... coude, épaules, tête, lacets, tout ce qu'il avait à sa disposition. Il frappait vite, sec et dans le seul but de faire mal. Pierre-Jean bougeait encore moins que lui, il restait pratiquement immobile, les pieds à plat, au centre du ring, sans boxer. Il a pris trois mauvais crochets sans ciller. Il fixait le Panaméen avec une expression calme, attentive, un peu préoccupée. Il a esquissé deux, trois crochets du gauche un peu comme des pattes de chat et puis il a enclenché le turbo et l'autre s'est retrouvé à genoux comme par enchantement, un enchantement qui aurait fait le bruit d'un os qui se casse.

– Il frappe pas, hein ? a fait Klang en se tournant vers François.

Le regard de Pierre-Jean n'avait pas changé, mais François pouvait voir qu'il était moins préoccupé. Il avait trouvé. Ils ont fait encore deux ou trois rounds et maintenant, le Panaméen était obligé de couvrir des kilomètres de tapis pour ne pas y avoir droit. Lorsqu'on lui a sorti les gants, il a craché par terre, il était marqué aux deux pommettes. François aurait parié que Pierre-Jean ne l'aimait pas.

– Il fait mal, non ? François n'a pas pu s'empêcher de lui demander.

– C'est tout ce qu'il a... il vaut rien.

– Il est là pour ça, non ? te faire mal...

– Ce soir, il était surtout là pour apprendre qui était le patron.

– Il est rapide !

– Pas très rapide pour un welter... j'aurais préféré qu'il soit plus rapide.

Il avait tellement entendu d'histoires sur son manque de frappe que pour lui c'était devenu une obsession, les frappeurs étaient une espèce qu'il ne pouvait pas saquer. Il n'allait pas jusqu'à s'enrager pour cela, il aurait fait leur jeu, mais il mettait une application particulière à les détruire.

Avec Rubin, il aurait tout ce qu'il fallait et davantage encore. Il est arrivé huit jours avant le combat, plus néo-black encore que sur les photos. Gengis Khan et Rolex améliorés, les Ray-Ban au mercure et la casquette en vison, la panoplie complète du maquereau. À l'aéroport, il a baragouiné les deux phrases en français que son attaché de presse lui avait apprises au-dessus de l'Atlantique avant de disparaître dans une limousine de location.

Son contrat stipulait que ses entraînements seraient publics, ils avaient lieu à l'hôtel où il était descendu, une franchise japonaise, moquette, palissandre, liftiers en grand uniforme et duty-free-shop.

On s'attendait à la vedette, on avait droit à la star. Comme beaucoup de jeunes, il avait piqué plein de trucs à plein de types, mais la seule différence, c'est qu'il ne les imitait pas, il exécutait leurs figures aussi bien, sinon mieux. Il dansait comme Clay quand il était mi-lourd, esquivait comme Napoles quand il n'avait pas fumé, à la corde, il était à Robinson ce que Michael Jackson est à John Travolta, le tout avec le sourire et cinquante dents en porcelaine alignées comme à la parade.

Vanries avait du mauvais sang à se faire et les articles qu'il pouvait lire n'étaient pas fait pour lui remonter le moral. Tout le monde l'avait enterré d'avance sous la « classe folle » de Rubin. Les plus aimables regrettaient qu'il n'ait pas eu au niveau mondial la chance qui avait été la sienne au niveau européen, suivaient les considérations un rien masochistes sur la différence de niveau entre la boxe américaine et son sous-produit continental. Condoléances distinguées ! En bref, Vanries était né trop tôt dans un siècle trop vieux, et du mauvais côté de la mare aux harengs.

François a passé un temps infini à regarder Rubin secouer ses *sparring-partners* aux quatre coins cardinaux. Il connaissait Vanries depuis trop longtemps pour être surpris et bientôt, il n'aurait plus à s'en occuper sinon pour prendre l'apéro avec lui au zinc de sa brasserie et encore, s'il pouvait tenir un verre sans le renverser.

- On t'a pas beaucoup vu ces derniers temps ?
- Faut bien couvrir l'autre...
- Pas moi ?
- Je suis là, non ?
- Il est aussi bon que vous le dites ?
- Très bon. Très, très bon !

Il le regardait en souriant. Il lui semblait brusquement petit alors qu'il ne l'était pas réellement. Dans cette salle qui faisait penser à un foyer des jeunes travailleurs avec la peinture qui s'écaillait le long des plinthes, ses armoires métalliques comme celles des vestiaires d'usine, même ses deux *sparrings* pourtant noirs faisaient frenchouillards, on aurait pu les prendre pour des Martiniquais. À côté de l'hôtel japonais, la musique funky à fond les baffles... rien à faire ! Vanries faisait rétro avec ses biceps de maçon portugais.

Il a cessé de lui sourire, son regard était aussi attentif et préoccupé que celui qu'il avait posé, le premier jour, sur le Panaméen.

- Même toi qui es payé pour ça, t'y crois pas, hein ?

François a évité de lui répondre. Il ne lui avait jamais doré la pilule, ce n'était pas un copain à qui l'on évite de dire que l'on a vu sa femme rouler des pelles à un type plus jeune que lui, mais il ne voyait pas, non plus, pourquoi lui mentir...

« Françoise ? ça fait un moment que je ne l'ai pas croisée ! »

- Je sais lire... c'est ce que tu écris entre les lignes, non ? a insisté Vanries.
- Oui, franchement... tu me connais... non, désolé !



– Y a pas de quoi ! On verra !

Il est parti prendre la leçon avec son prévôt. Tout ce qu'il faisait était bien, parfait même, mais on pouvait y trouver dans le fond un côté contraint, trop travaillé, pas assez simple. Cela ne venait pas naturellement comme l'autre sauvage... et merde ! Il a travaillé quelques enchaînements spécifiques que François ne lui voyait pas passer, à moment donné, il a enlevé sa veste de survêtement, il portait un T-shirt sur lequel il était inscrit : « Je peux tout me permettre ». Il lui a cligné de l'œil. Après tout, il avait l'air de savoir ce qu'il faisait, il était majeur et vacciné. François lui a dit « Au revoir ! », il a salué tout le monde et il est sorti. Il n'a pas revu Vanries avant le combat.

## **RUBIN D'EXTRÊME JUSTESSE**

*C'est à une rencontre d'une rare violence que les spectateurs d'un Palais des Sports plein à craquer ont pu assister hier soir. Déjouant tous les pronostics, jusqu'au milieu du 8<sup>e</sup> round d'un combat prévu en 10, Pierre-Jean Vanries menait largement aux points. Une grave blessure à l'œil l'a handicapé par la suite, permettant à John Rubin de refaire son retard in extremis et de l'emporter finalement d'extrême justesse.*

*C'est donc le Noir américain qui rencontrera son compatriote Thomas McEvilley en février prochain au Cæsars Palace de Las Vegas pour le championnat du monde des poids moyens.*

*On ne peut que regretter la décision d'arrêter sa carrière, « définitive » selon lui, qu'a prise Vanries. En effet, celui-ci a prouvé hier soir qu'il était sans conteste le meilleur technicien mondial. Son relatif manque de puissance l'a une fois de plus empêché de conclure un combat qu'il dominait de la tête et des épaules. Ce n'est donc pas encore cette fois qu'un Français succédera au « Bombardier marocain ».*

## **UN FESTIVAL TECHNIQUE**

*Comme à son habitude, Pierre-Jean Vanries est monté sur le ring le premier et l'arrivée tonitruante de Rubin ne lui a rien fait perdre de sa concentration.*

*Durant les trois premières reprises, les deux hommes sont restés très circonspects. Aux droites parcimonieuses de Rubin et à son prudent travail au corps, Vanries répliquait par des gauches, peu appuyés, mais assez nets et suffisamment nombreux pour que l'on puisse le créditer d'un point d'avance à l'appel de la 4<sup>e</sup> reprise. Les 4 rounds suivants, en revanche, furent tous à son avantage. Faisant valoir sa technique supérieure, il débordait littéralement l'Américain et Rubin se retrouva sérieusement en difficulté à plusieurs occasions. Il faisait même connaissance avec le tapis au cours du 6<sup>e</sup> round sur un uppercut au foie de toute beauté. Malgré sa puissance nettement supérieure et de trop rares réactions, il n'était jamais en mesure d'inquiéter Vanries qui faisait étalage d'une éblouissante science du ring, effectuant ce qu'il faut bien appeler un festival technique faisant se lever le Palais des sports.*

## **UN DÉNOUEMENT DRAMATIQUE**

*Malheureusement, vers la fin du 8<sup>e</sup> round, alors que le Français semblait assuré de disputer son troisième championnat du monde, il sortait d'un corps à corps, le premier d'un combat qui avait été jusque-là remarquable de clarté, l'œil gauche*

*complètement fermé. Il ne fut à partir de ce moment-là qu'une proie facile pour les larges crochets de Rubin.*

*Expédié 2 fois au tapis lors du 8<sup>e</sup> et du 10<sup>e</sup> round, Vanries devait faire appel à toutes ses ressources et à un courage hors du commun pour terminer la rencontre épuisé, mais toujours debout.*

*Deux des juges ont accordé la décision à Rubin avec deux points d'avance, le troisième au français, mais par un seul point. C'est d'un souffle que Pierre-Jean a échoué, il ne pourra donc rééditer l'exploit de Marcel Cerdan face à Tony Zale, ce dont, sur le vu du combat d'hier, il était largement capable.*

## **UN COUP LITIGIEUX**

*Décision d'autant plus malheureuse que le « coup » décisif, celui qui ferma l'œil de Vanries, reste litigieux. « Uppercut », soutiendra l'Américain lors de la conférence d'après-match où il parut beaucoup plus marqué que l'on ne pouvait s'en rendre compte depuis le bord du ring. « Coup de pouce », nous a déclaré pour sa part Pierre-Jean Vanries dans les vestiaires en nous confirmant sa décision de mettre définitivement un terme à sa carrière.*

*On ne pourra que regretter cette décision, et aussi que le plus beau styliste que la boxe hexagonale ait jamais connu se retire sur un coup litigieux sans avoir jamais pu remporter la couronne suprême qu'il méritait plus qu'un autre et qui aurait été l'apothéose d'une carrière exemplaire.*

On ne se bousculait pas dans ses vestiaires, mais François y était, les vainqueurs comme Rubin ne l'intéressaient pas.

– C'est fini... terminé !

Il tenait la poche à glace contre son œil gauche, son visage n'était plus qu'un gigantesque hématome. Le toubib lui posait des points à l'arcade droite qui bâillait salement, la gauche ne valait pas bien mieux. Il a fallu que François se retourne et qu'il s'agrippe aux patères pour ne pas tomber dans les pommes.

– Je sens plus mes lèvres, putain !

– T'as fait un beau combat... le plus beau que je t'ai jamais vu faire.

– Des couilles ! J'ai perdu...

– C'est la première fois que je te vois aussi marqué.

– Je suis sûr que je pouvais l'avoir... il en pouvait plus. Un de plus, et je l'avais... c'est sûr, putain ! il tombait tout seul... cet enfoiré le savait bien...

– Pas trop mal ?

– Tu rigoles...

– C'était bien parti...

– Je l'ai vu double jusqu'à la fin... sur lequel tu voulais que je frappe ?

Saloperie de merde ! Terminé... rideau !

Pour la première fois après un combat, il est devenu presque familier, il a bousculé François avant de passer à la douche.

– Je m'en branle, je suis défiguré, mais il va avoir mal à la tête demain, fais-moi confiance !

– Tu sais à qui tu ressembles ?

– Non.

– Elephant Man !

– Je suis... un... être... humain, il m'a fait avant de disparaître dans les vapeurs de l'eau chaude.

Il semblait gai, libéré. Il avait fini ce qu'il avait à faire et il ne semblait pas regretter ce qu'il n'avait pas réussi.

Le championnat du monde a eu lieu quatre mois plus tard. François a interviewé Vanries par téléphone pour lui demander son pronostic. Il lui a donné le tenant avant la limite. François a mis cela sur le compte de la rancœur.

Devant le champion en petite forme, le manager de Rubin le retiendra dans son coin à l'appel du sixième. Le lendemain du combat, Rubin est entré en observation dans une clinique de Detroit. Si cela se trouve, il y est encore.

Avec son pactole, Pierre-Jean avait acheté une grosse brasserie en banlieue proche, un investissement pépère. Son scanner était OK, son fond de l'œil itou. La page était tournée : le patron au bar à tirer les demis, les coupes du club de pétanque entre les bouteilles de pur malt et deux, trois photos dédicacées. À midi, le coup de feu : harengs pommes à l'huile, pâté de tête, steack tartare, une demie de côtes-du-rhône, une tarte aux pommes, le café et l'addition ! Le soir, les habitués et les nostalgiques, un peu trop lourds, un peu trop riches... Ricard pour tout le monde ! Martini pour la jeune fille effarée...

La page était tournée, il ne faisait plus le héros, il avait la brasserie, la Mercedes diesel haut-de-gamme, sa fille ferait pharmacie, son fils une licence en droit après avoir trempé dans une affaire de dope, il claquerait d'un infarctus *vulgaris*. C'était sans compter sur ce qui frissonnait encore au fond de son âme.

Les premiers temps, François passait le voir, histoire de vérifier s'il n'était pas trop secoué. Tout allait bien, mais il en avait trop pris et un jour ou l'autre, il le paierait comme tous les autres. Pour l'instant, la blanquette était bonne, la bidoche était tendre, il ne parlait plus beaucoup de boxe, plutôt de foot, son histoire était derrière lui, c'étaient des souvenirs, il n'avait jamais radoté à ce propos, ce n'était pas maintenant qu'il allait s'y mettre.

Au journal, François avait été pris par d'autres trucs et cela faisait bien un an qu'il n'était pas passé le voir lorsque Vanries l'a appelé.

– Allô ? C'est Pierre-Jean...

– Ça fait longtemps... ça va ?

– Comme ça... tu peux passer ? J'ai quelque chose pour toi.

– Tu remets ça ?

– Non, non ! Surtout pas... tu peux passer quand ?

– Demain, c'est bon ?

– Matin ? Après-midi ?

– Pour le déjeuner, je préfère...

– La brasserie est fermée... on refait des trucs, mais tu passes par derrière... tu connais. Je serai là.

Il avait pris dix kilos, il paraissait plus costaud qu'avant et récemment, il avait pris une belle dérouillée. Il avait un côté de la figure enflé, un pansement au-dessus de l'œil.

Il fumait des Winston.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? Des emmerdes ?

– Entre, assieds-toi.

– Ils t'ont pas raté... je t'ai jamais vu comme ça.

– Si... justement... une fois. Qu'est-ce que tu prends ?

– Un café allongé. Alors ?

– Alors... alors... on est le combien ?

– Le 27. Ça va pas ?

– Très bien. C'est rien... enfin... personne m'a touché, t'inquiète pas.

– T'es cinglé ou quoi ?

– Figure-toi que j'en sais rien... mais, je te jure, personne m'a touché, j'ai pas eu d'accident non plus, je me suis pas cogné à une porte...

– Elle serait pas fraîche, la porte.

– Hier, dans la nuit, j'ai eu mal de tête... la flemme de me lever... je me suis réveillé du sang plein le lit... les arcades ouvertes. Tu vois le tableau ?

– Qu'est-ce que tu racontes ? T'as pris des coups ou quoi ? T'entends ce que tu me racontes ? J'en ai rien à foutre que tu te sois fais braquer... racketter... massacrer par des petits jeunes... ça arrive à tout le monde.

– Écoute... tu me connais ? C'est pas des conneries... je suis pas du style !

– T'as pas confiance ?

– Si c'était ça, j'aurais appelé le commissariat, pas toi. Je te dis que je me suis réveillé pissant le sang de partout. Bon... c'est pas fini. Je nettoie... tout... et je me mets à enfler. T'imagines Hélène ? Seulement, quand j'ai vu ma tronche, je me suis reconnu...

– T'as toujours été physionomiste.

– Déconne pas ! Je me suis reconnu... tu comprends ? Rubin...

– Quoi, Rubin ? Il est à Detroit chez les dingues. Tu vas pas me dire qu'il s'est évadé pour te flanquer une avoine ?

– Écoute, merde ! Aux mêmes endroits... exactement. Regarde l'œil, les arcades... tu crois pas, non ? Je suis bien placé pour me souvenir.

– T'es sonné, Pierre-Jean. Faut que tu voies le toubib...

– Arrête, je te dis. Le toubib, je l'ai vu, il comprend que dalle ! C'est pas ça le plus fort... on est le combien ?

– Le 27, je te l'ai déjà dit.

– Donc hier, on était le 26.

– Tu devrais faire des études, t'es doué !

– J'ai rencontré Rubin quand ?

– Ça va pas, non ?

– Le 26. Un an... jour pour jour. Tout s'est rouvert comme ça. J'ai mal de tête depuis hier... pareil !

Le 26 octobre, pile, Pierre-Jean Vanries, plusieurs fois champion d'Europe poids moyen, se couche et se met à saigner. Le docteur de famille hoche la tête et lui prescrit des hémostatiques, sans conviction, au cas où l'hystérie n'y résisterait pas.

Un écriteau signé « La Direction » bat contre le rideau de fer : « Le Central est fermé jusqu'au 12 novembre ». Le parking est plein de Mercedes et de BMW. Des types de taille plutôt médiocre, la cloison nasale souvent déviée entrent par la porte de côté.

Il y a les Thérèse Neumann, les Marthe Robin, les Padre Pio, les mystiques qui pissent le sang par les paumes, qui ont le flanc qui saigne. Comme le Christ... *Science & Vie* s'émeut, Gérard Majax aussi, tandis que les foules se pressent baiser le genou de la Madone à Lourdes, défilent sur un tapis roulant pour se signer devant la Guadalupe.

Les boxeurs ont les Vierges et les stigmatisés qu'ils peuvent. Du 26 octobre au 12 novembre.

À la saison des palombes.

En banlieue...

# Nuit

La première fois que l'on fait mal à un enfant, il pleure, après, il fait comme tout le monde, il s'habitue. François se souvenait avoir vu Tonino Agullo se retenir de pleurer, à dix ou douze ans, il s'entraînait dans un coin avec son frère qui était encore plus jeune. Un ancien pro essayait de leur apprendre ce dont il se souvenait, qui ne tenait pas à grand-chose : avancer et frapper, celui qui avançait tout le temps et qui frappait le dernier, c'était celui qui gagnait. Il se souvenait aussi avoir vu son premier combat en poids coq, Tonino n'avait pas gagné très facilement.

En ces temps-là, il n'était pas très gaillard, dix ans après, il faisait quatre-vingts kilos, il était professionnel et personne ne pouvait prendre son crochet gauche de plein fouet sans mettre un genou à terre. Les types forts physiquement sont toujours, au même poids, plus épais que ceux qui ne le sont pas et Tonino Agullo était très épais.

Il ne fréquentait pas que le « mundillo », il avait appris à être intelligent, il ne parlait pas plus mal qu'un autre, sauf le lendemain des combats difficiles. Ce qu'il disait était aussi intéressant que ce que disait un homme politique ou une vedette de variétés et sans plus d'intérêt. Il était aussi intelligent que n'importe qui dont on dit qu'il est intelligent sans vraiment le vérifier. Les interviews, ce n'est pas plus difficile que les esquives rotatives, plutôt moins.

Dans les salles, François entendait surtout du mal de lui : « C'est un diesel ! », « Il prend un paquet de coups... », « Il sait pas boxer ». N'empêche que la vedette, c'était lui, qu'il avait été plus loin qu'eux, qu'à sa place ils n'y étaient pas, c'était juste une bande de jaloux ! Bien sûr, il avait tous ces défauts, bien sûr, comme il avait une belle gueule, on lui avait donné plus d'une chance alors que des meilleurs que lui n'en avaient pas eu une seule, mais la gueule, c'est comme le reste, il faut aller se la chercher.

Quand François passait voir ses parents, son père lui demandait : « Il est bon ce Tonino Agullo dont on parle tout le temps ?

– Pas mauvais... il frappe !  
– C'est pas Cerdan quand même ?  
– Plutôt Charron, c'est plutôt le genre Charron.  
– Charron l'aurait plié en deux minutes, il frappait Charron.  
– J'en sais rien... j'ai jamais mis les gants avec Charron, je peux juste te dire qu'il frappe.

– Tu les as jamais aimés...  
– J'ai quand même été champion de France, je te rappelle.  
– Universitaire... il s'appelait comment le type que t'as battu ?  
– Charlot.  
– Je te le fais pas dire... »

Les conversations entre eux se terminaient souvent comme ça, emportés par leur élan, ils finissaient même par défendre des opinions qui n'étaient pas les leurs, juste pour le plaisir de ne pas être d'accord.

À cette époque, Agullo perdait plus de combats qu'il n'en gagnait, alors, à l'annonce de sa rencontre avec Richard Prince, en qui tous les connaisseurs voyaient le futur champion du monde mi-lourd, tout le monde s'est demandé ce qui lui passait par la tête. Ceux qui, hier encore, disaient qu'il avait été protégé plus que de raison, qu'il n'était peut-être même pas très courageux, déclaraient maintenant qu'il était fou, qu'il allait se faire massacrer et qu'ils ne voyaient pas très bien à quoi cela rimait... François avait compris une chose, sa vie, Tonino la jouait à quitte ou double, et ce que l'on dirait de lui plus tard aussi. François croyait qu'il faut toujours respecter ceux qui vont trop loin, même s'ils sont cons, même s'ils sont fous. Il n'y a guère que cela qui reste au fond du chaudron aux sorcières : la bêtise, la folie... le reste, c'est pas grand-chose ! On pouvait dire tout ce qu'on voulait de ce genre de types, non seulement ils payaient comptant, mais ils prenaient un crédit et une hypothèque par-dessus le marché sur ce qui leur appartenait de plus précieux. Le viager, ce n'était pas leur truc, ni les plans épargne-logement... c'était pas si mal.

Le miracle pour Tonino Agullo ne pouvait venir que de son crochet du gauche, c'était sa seule chance... l'effet de surprise. Il lui était déjà arrivé de pouvoir le placer d'entrée et de réussir là où tout le monde croyait qu'il échouerait. Contre Prince, il a bien essayé, mais avec si peu de conviction qu'il a pris un terrible contre du droit et que, trente secondes à peine après que le combat eut débuté, il est allé au tapis pour la première fois. La suite n'a plus été qu'un long calvaire dont on se demandait quand il allait se terminer. Il est allé au tapis onze fois, il a terminé debout, couvert de sang, défiguré, hébété total, se demandant comment il avait bien pu faire et comment il avait eu le courage de ne pas arrêter.

Les premiers temps, la correction était si sévère que la foule criait à l'arbitre d'arrêter le massacre, aux hommes de coin de jeter l'éponge, lui hurlait de renoncer, de tourner le dos. François n'en revenait pas... la foule, la foule qui réclame toujours d'ordinaire : « Du sang ! Du sang ! », qui ne jouit que de cela, était submergée d'horreur et saisie de compassion, souffrait avec lui le martyr dont il serait le seul à porter les stigmates.

Au bout d'un moment, comme il se relevait toujours, qu'il faisait signe à l'arbitre que « c'était bon », qu'il pouvait continuer, la salle s'est rendu compte que Tonino était décidé à mourir, à se faire tuer sur place pour finir debout, qu'il jouait là tout ce que l'on dirait désormais de lui : qu'il était un héros. Et ils ont recommencé à gronder, gueuler, à l'applaudir jusqu'à ce que cela soit fini, qu'il atteigne le bord.

C'est comme ça, il y a un type plus fort que le type qui est le plus fort et ça ne s'arrête pas et quand le type est vraiment plus fort que tout le monde, ça lui colle la maladie de Parkinson et il passe le reste de sa vie à trembler et à ne plus pouvoir en sortir une, ou bien on le flanque carrément en prison.

Qu'il réfléchisse !

Pour finir la soirée en apothéose, François est passé au journal écrire le compte-rendu du combat, quand il l'a eu fini, il n'a pas pu faire autrement que de se retrouver mêlé à une conversation d'un genre qu'il arrivait d'habitude presque toujours à éviter. D'habitude, il écrivait chez lui, il passait au journal pour déposer les disquettes sur lesquelles il avait enregistré ses textes.

Vieille, le rédacteur en chef du supplément culturel, prenait un café avec deux jeunes filles et Doumergue, un type qui savait tout faire avec sa plume, mais dont la spécialité véritable était les liqueurs titrant plus de 43°. Ils parlaient de corrida, le genre de sujet qui n'a l'air de rien, mais qu'il vaut mieux éviter si l'on ne veut pas

risquer se foutre sur la gueule avec des pacifistes et se faire menacer des pires sévices par les membres de la SPA.

Sylvie était *aficionada*, elle aimait essayer de convaincre les uns et les autres qu'il n'y avait nulle violence là-dedans, mais plutôt de la beauté pure. Cela donnait des résultats peu probants sinon que ses interlocuteurs finissaient par la menacer des pires tortures en comparaison desquelles la plus vicieuse des *carioca* aurait semblé une caresse.

Jusqu'à ce que les arènes s'effondrent, François allait voir les corridas avec son père. Ils s'engueulaient déjà. François aimait bien Luis Miguel Dominguin, son père lui disait que c'était un pitre et que les taureaux des années 50 n'avaient plus de caste, que c'étaient des génisses sur mesure, des baby-bœufs (ce en quoi il n'avait pas tous les torts). Espagnol par sa mère, avec le même sang qu'elle dans les veines, François était persuadé d'en savoir plus et de comprendre mieux les *toros* et les *diestros* que son père qui ne l'était pas. Dans sa chambre, le soir, il faisait des véroniques avec une serviette de toilette et se trouvait la cambrure adéquate à une grande carrière. Les événements en avaient décidé autrement, mais sur le ring, il avait gardé certaines attitudes qui le persuadaient qu'aussi mauvais qu'il soit, il avait le *duende*. En fait, raide et le menton à l'horizontale, il était, surtout, particulièrement vulnérable aux crochets larges.

Enfant, c'était la littérature qu'il dévorait dans le quotidien régional, avant même les exploits d'Abossolo, de Roland Guillas et de Laurent Robuschi.

« Jaime Ostos (vert Nil et or)... *temple... chicuelinas...* une série de naturelles d'une suavité à faire fondre les gradins... une entière convaincante. Diego Puerta (lavande et or)... *manso...* demi-véroniques prudentes... *derechazos* à foison... *bajonazo... descabellos... bronca*. Paco Camino (ivoire et or)... *morillo* formidable... *alegria... volapié...* les *tendidos* en folie. La présidence accorde les précieux cartilages ».

Mufle de la bête ! œillets et castagnettes ! Il fallait choisir là encore, le classique ou le baroque, les ornements ou la ligne claire, ce qui était vulgaire et ce qui ne l'était pas.

Vieille ne l'aimait pas, il avait une barbe cultivée, il écrivait une littérature sans menton destinée à plus ou moins brève échéance à être récompensée par un prix littéraire portant le nom d'un écrivain mineur. Pas de jugement, des opinions à n'en plus finir et pas de couilles, c'était l'opinion de François. Le monde est plein de types comme lui, les rédactions en débordent... des spectateurs, des connaisseurs... moins que rien ! Des gens de bon goût puisque ce sont eux qui le limitent, qui adoubent dans leur cercle ceux qui ont les mêmes. De là découle comme une colique le long d'une cuisse la dégoûtante littérature qui joue aux quatre coins, fil à fil, grain de poudre, roue libre, émois, émois, émois... traduite même avant que d'être écrite.

François était copain avec des types n'ayant rien à voir avec ce genre de préoccupations, il ne parlait pas littérature avec Serge et Rachid puisqu'ils ne lisaient rien, il chassait la palombe avec Pascal et Vincent, éducateurs spécialisés dans le civil ; il avait beau détester tout ce qui se rapportait à leur profession, ne jamais être d'accord lorsqu'ils en parlaient, il n'aurait pas pour autant chassé avec quelqu'un ayant lu les mêmes livres que lui, mais qu'il aurait considéré comme un connard. C'est avec eux qui ne lisaient pas qu'il descendait les frontignans de vin bouché et

les cubitainers de rouge en regardant les palombes passer à droite, à gauche ou bien trop haut.

François savait bien pourquoi Vieille ne l'aimait pas, il avait couché avec une fille qu'il désirait, ce en quoi il ne pouvait lui donner tort, elle avait les fesses comme des abricots, ils s'étaient marrés comme des bossus, avant, pendant et après. C'est assez rare pour en conserver un souvenir ému... une connerie ne portant pas à conséquence... tirer les sonnettes ! cavalier en courant ! le cartable qui valdingue ! On ne recommencera pas parce que ce ne serait plus drôle, on n'a pas besoin de s'en vanter, on ne pourrait – sinon – rien faire qui ne vous fasse sourire en rêvassant...

– Tu penses à quoi ?

– À rien !

Vieille, qui se croyait moins chimpanzé qu'un ouvrier bourin au bal, le cherchait comme on se cherche au bar. Il le cherchait parce qu'il savait qu'il n'écrirait jamais que pour *Vogue* et que François le savait aussi, même s'il fermait sa gueule. Dans ce genre de situation, il faut toujours partir du principe de base : « Celui qui veut se la mesurer avec toi l'a forcément plus courte », il y a toujours un trois-quarts morveux pour aller chercher un pilier bonasse, pour voir ce que cela peut bien faire de s'en prendre une bonne et ça finit toujours pareil.

– Vous aimez la corrida ? lui a demandé Vieille.

« Tu parles Charles ! » François avait encore présent à l'esprit les arcades ouvertes, la chair fendue et déchirée de Tonino.... s'il fermait les yeux, il pouvait VOIR le sang qui sourd au fond, les caillots et les ecchymoses, alors... le harpon des banderilles, les *descabellos* (onze !), la pique que l'on vrille dans le *morillo* jusqu'à la moelle, toute cette charcuterie étalée pour que quatre mille cinq cents connards du genre de Vieille aient la peau des bourses qui se hérissent... la métaphysique comme une gourde... en bandoulière. Merde ! François savait ce qu'il fallait répondre pour esquiver ou pour noyer le poisson, mais il était fatigué, il n'avait pas envie de croiser le fer : « Classicisme ou tremendisme ? », « *torerista* ou *torista* ? », il préférait qu'il soit question de fond, ce serait plus vite plié.

– Non, c'est dégueulasse !

Passé le premier avantage donné par l'effet de surprise, François s'est empêtré dans des arguments qui n'étaient pas les siens, Vieille, comme à son habitude, s'est montré brillant et léger comme un bon *banderillero* ; il avait dû cent fois vérifier l'effet de ses phrases sur des petites connes. La femme à l'occasion n'est pas plus brillante que le singe en rut. Elle frétille, le cul levé, les lèvres entr'ouvertes, la salive qui fait des bulles. Doumergue, muet, vidait consciemment une bouteille d'armagnac de supermarché.

François a fini par la fermer, mais on n'est jamais si dangereux que lorsque l'on est dominé, Charlot en avait fait les frais, François ne l'avait pas battu parce qu'il était meilleur que lui, il l'avait battu parce que Charlot se croyait meilleur.

– Il faudrait que vous soyez bon avant d'être meilleur que les autres...

Vous dominiez outrageusement, vous prenez un méchant contre, vous baissez les bras et vous prenez le crochet du gauche.

– Peut-être que vous ne pouvez pas...

François a coiffé sa casquette et pris la porte. Dans les escaliers, il a entendu des pas derrière lui, c'était Doumergue.

– On va boire un coup ?

– Il est tard...

– Raison de plus.



Depuis que François avait arrêté de boire, il évitait de fréquenter les ivrognes. Ils sont plus intéressants que les gens qui ne boivent pas, mais quand ils ont bu, ils ne sont pas intéressants, il évitait donc soigneusement Doumergue. Comme il était plutôt spécialiste de rugby, il n'avait pas de raison particulière de le côtoyer. Il en avait quand même entendu parler, comme tout le monde, à part se mettre dans des états pas possibles, il avait le chic pour se retrouver dans des situations inextricables dont il ressortait presque toujours en sang.

La première fois qu'un type l'avait menacé avec un cutter, c'était en sortant d'une boîte de nuit où se fêtait une troisième mi-temps plus réussie que les deux précédentes. Quelques fractions de seconde plus tard, son sang arrosait le trottoir comme une pluie d'orage. Sa joue pendait comme un chiffon et si les gens autour ne s'étaient pas cavalés, ils auraient pu voir sa gencive derrière. C'est un interne aux urgences qui s'est chargé de le recoudre. Le type devant lui avait un panaris, le type derrière une hache plantée au sommet du crâne. Il eut de la chance dans son malheur, l'interne aurait pu être embauché par un grand couturier. Sa cicatrice ne faisait qu'une fine strie blanche allant de la commissure de ses lèvres au lobe de son oreille. Côté gauche. Le type qui tenait le cutter était droitier. Ce n'était pas la première fois qu'il lui arrivait des bricoles à la sortie d'une boîte, mais c'était la première fois qu'il en gardait des traces. Il ne s'était pas calmé pour autant, il n'en était pas resté là, mais il avait beau chaque fois réclamer l'interne qui l'avait recousu, il ne l'avait jamais retrouvé, il était maintenant aussi cabossé que les piliers qu'en service commandé il allait voir s'étriper sur des jachères en pente, et aussi mal habillé.

Ils burent quelques bières sans rien dire dans le bar près du journal qui restait ouvert toute la nuit. Quand François eut payé la dernière, Doumergue lui a dit : « T'as raison ! »

– Pour quoi, j'ai raison ?  
– Pour la corrida...  
– Ah, bon !  
– C'est dégueulasse...  
– Si tu le dis...  
– C'est pour ça que j'aime ça...  
– C'est la meilleure des raisons.  
– La seule... lui, il n'a pas compris... il fait la route en taxi... faut pas lui en vouloir !

On ne reste jamais dans la vie avec la beauté ou la force sur les bras, il y a foule de gens serviables massés au portillon pour vous en débarrasser... « Posez donc ça là ! », « Mettez-vous à l'aise ! », « Asseyez-vous ! », « Vous prendrez bien un joint ! » Pareil pour l'amour... Cela rend les rapports humains paradisiaques. Le paradis, pourtant, serait plutôt de se préserver de la parole... sinon vous finissez par parler comme tout le monde... dire la même chose. C'est la patine du milieu de l'âge... cavalé le tranchant avec les aspérités du cœur... ça sent bon l'encaustique et les plages bretonnes, les vieux livres et le bonheur de redécouvrir les écrivains mineurs. Les fleurs d'oranger sous globe et le Rosa Bonheur au-dessus de la cheminée en marbre des Pyrénées qui luit dans la pénombre sous l'éclairage du salon où le futur Chardonne se tringle la bonne... c'est joyeux !

Cela sent bon le bonheur à s'en mordre la langue et à faire des bulles comme le nourisson Bonpoint. C'est, cette patine, la crasse, la vase, le fond du fleuve où sont plantés les plates et les noyés, et ces beaux vieillards libéraux cachent la belle

ordure, le petit mouchard et la bonne avortée. On change pour cela à Lourdes tous les ans le genou trop baisé de la Vierge et c'est la bave des pauvres qui l'a rongé... Et les beaux sentiments ! les belles chaussures glacées à la lune montante ! Pas de vague... la tolérance tiède, le libéralisme revenu de tout, surtout de la liberté. C'est le fléchissement, la mort cousue main, en province...

La nuit, dans les bars où l'on boit, on est retranché de la mort, de la province, même si l'on n'est pas beau, même si l'on n'est pas fort. On est monstrueux et l'on vous fout la paix avec ça, nonchalant aussi quand on commence à tituber, élégant lorsque l'on vomit sur le trottoir d'en face.

Bonsoir !

Le jour se levait quand François est rentré, cette ville était petite, sauf dans les publi-reportages. Sur la table du salon son souper était prêt, il a bu un verre de vin pour faire passer le goût du tabac qu'il avait dans la bouche et puis un deuxième avant de se coucher. Sylvie s'est retournée dans son sommeil.

– C'était bien ?

– Pas mal...

– Il a perdu ?

– Bien sûr.

– C'est pas trop grave ?

– Pas trop.

– Je te réveille demain ?

– C'est demain.

– Je te réveille quand même ?

– S'il te plaît.

– Bonne nuit !

– Dors bien.

Il lui toucha les fesses avant de s'endormir pour voir si elle était bien là.

Il ne faut jamais rien dire aux femmes. Elles sont meilleures ou pires que nous.